

Essais québécois

Numéro 37, octobre–novembre 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20166ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1989). Compte rendu de [Essais québécois]. *Nuit blanche*, (37), 26–31.



**LE MUSÉE DES TRACES
D'IRÈNE F. WHITTOME**
Jacqueline Fry
Parachute, 1989 ; 18,00 \$

Irène F. Whittome a signé quelques-unes des œuvres les plus fortes créées au Québec ces quinze dernières années. Le *Musée Blanc*, *Paperworks*, *Individuelle Mythologique*, *Illuminati*, et d'autres, ont marqué l'histoire de l'art contemporain, et continuent de susciter la spéculation esthétique. Sa dernière œuvre, *Le Musée des Traces*, est l'objet de l'étude de Jacqueline Fry.

Le *Musée des Traces*, ouvert à Montréal de mai à septembre 1989 dans un garage retransformé de la rue Clarke, est une œuvre complexe qui reprend et expose, à la manière d'un musée, les traces de l'univers whittomien. Photographies de lieux déserts, perches ficelées du *Musée Blanc*, pôles verticaux de Shamash, poteries, objets divers, les éléments de ce lieu, qui réfèrent aux œuvres antérieures de l'artiste ou à certains points nodaux de son imaginaire, s'ordonnent autour d'une gigantesque tortue-luth modelée et placée debout sur des tiges, la tête vers le haut. À la lumière de l'histoire de l'art et de l'anthropologie culturelle, Jacqueline Fry (qui est spécialiste, en outre, de l'art amérindien), dans un texte d'une rare élégance, analyse les œuvres antérieures de Whittome, leur symbolisme, l'apparition du motif de la tortue, sa signification emblématique, la récurrence du thème de l'eau, et cherche à dégager une valeur globale, collective, « culturelle », de cet univers qualifié par certains

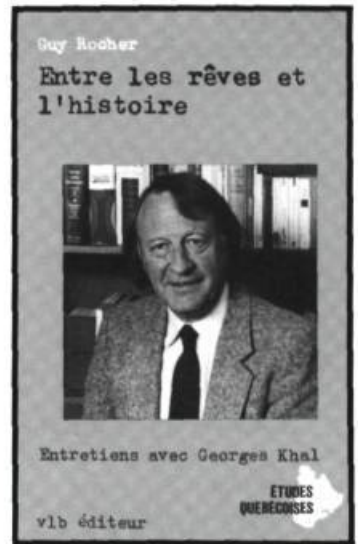
d'hermétique, voire d'idiosyncratique.

Dressée au confluent d'un imaginaire personnel et de cosmogonies tribales, difficile d'accès, c'est surtout par sa forme même, celle du Musée, que cette œuvre nous amène à réfléchir sur la nature et la portée de nos fictions culturelles, sur les témoignages de notre mémoire, sur leur hypothétique transparence.

Pierre-Stéphane Aquin

**ENTRE LES RÊVES ET
L'HISTOIRE. ENTRETIENS
AVEC GEORGES KHAL**
Guy Rocher
VLB, 1989 ; 16,95 \$

Ce recueil d'entretiens de Georges Khal avec le sociologue québécois Guy Rocher retrace l'itinéraire de l'individu, fait le point sur ses orientations, ses analyses et ses projets. Rocher, qui fut militant des jeunesses catholiques dans les années quarante, professeur à l'Université Laval, membre de la célèbre commission Pa-



rent, sous-ministre dans le cabinet Lévesque avant de reprendre son travail de chercheur à la faculté de droit de l'Université de Montréal, demeure en effet un témoin privilégié des mutations profondes qu'a subies la société québécoise depuis cinquante ans.

Ainsi, sur la question nationale, son lent passage d'un nationalisme canadien-français de droite et corporatiste durant les années de l'après-guerre, à un

VIENT DE PARAÎTRE

L'histoire des idées au Québec 1760-1960: bibliographie des études, par Yvan Lamonde. — Montréal, BNQ, 1989. 168 p., ill. 15 \$.

ISBN 2-551-12140-X

Oeuvre d'un bibliographe et historien, cette bibliographie sélective (centrée sur les études essentielles) couvre l'histoire des idées au Québec. L'approche est « chronologique » et la table des matières représente d'ailleurs « une conceptualisation de la trajectoire intellectuelle du Québec francophone, de la Conquête à la Révolution tranquille ».

Pour fins de commande, faire parvenir un chèque ou un mandat-poste au nom de la Bibliothèque nationale du Québec à l'adresse suivante:

Secteur des publications
1700, rue Saint-Denis
Montréal (Québec)
H2X 3K6

 Bibliothèque nationale
du Québec

pour  une
corporation
nous mieux
servir

engagement séparatiste dans la foulée des années soixante-dix, est assez typique. Se réclamant de Durkheim, de Weber et de Talcott Parson, Guy Rocher a consacré sa carrière de chercheur à l'étude des différents problèmes reliés aux clivages sociaux, religieux, sexuels, ethniques et linguistiques qui façonnent le Québec, comme à l'analyse des facteurs de l'insécurité et de la résistance des Québécois au changement.

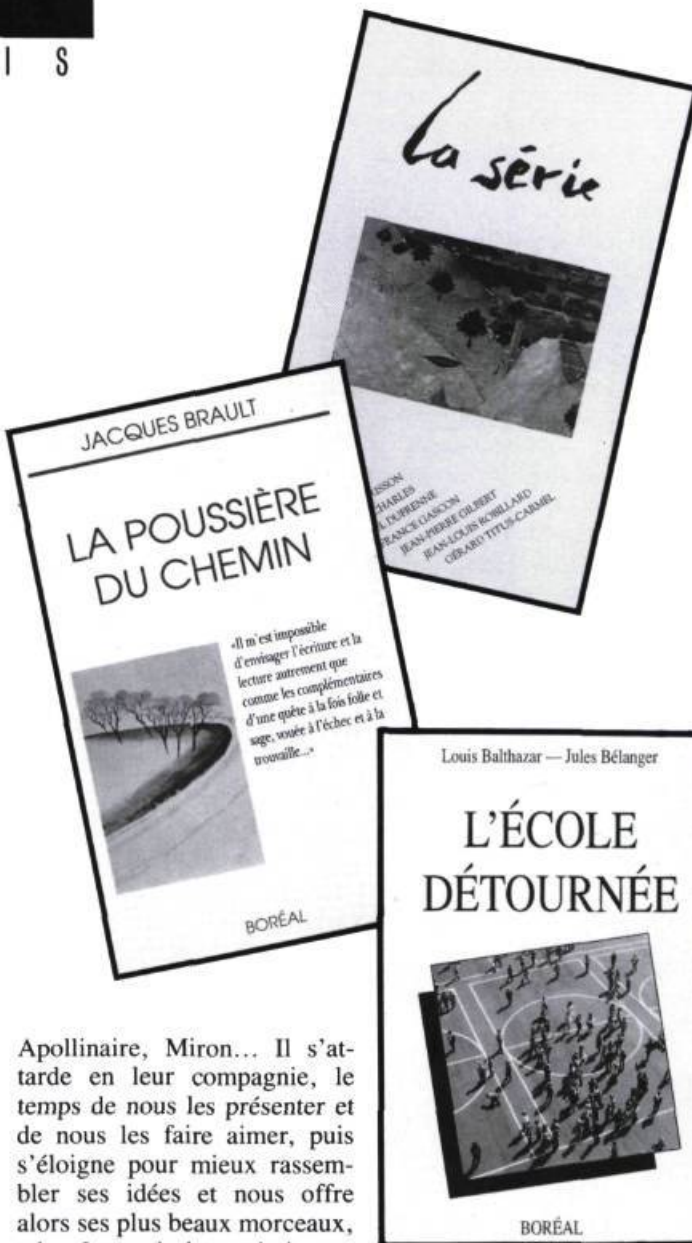
Le livre s'achève par une réflexion sur le marxisme comme modèle d'analyse, sur la spécificité du syndicalisme d'ici et le type de rapports que nous entretenons avec le travail et la notion de réalisation de l'individu. Si on peut ne pas être d'accord avec toutes les analyses de Rocher, on ne peut que respecter l'intégrité de cet homme ouvert qui apparaît tout à fait en mesure de reconnaître et de questionner son propre héritage.

Johanne Gauthier

LA POUSSIÈRE DU CHEMIN Jacques Brault Boréal, 1989 ; 22,50 \$

Alors que *Chemin faisant* rassemblait une vingtaine d'essais rédigés entre 1964 et 1971, *La poussière du chemin* prend la relève et livre vingt-sept articles écrits de 1970 à 1987. Divisé en six parties respectivement intitulées « Lettre à des amis inconnus », « Écarts », « Bifurcations », « Parallèles », « Croisements » et « L'écriture subtile », le volume s'ouvre sur une citation de René Char : « Nous faisons nos chemins comme le feu ses étincelles. Sans plan cadastral ».

Et s'ensuivent critiques, témoignages, réflexions diverses sur la littérature — la poésie surtout —, la philosophie, la peinture et le Québec. Tout au long de son parcours, l'auteur croise nombre d'écrivains dont Villon, Emily Dickinson,



Apollinaire, Miron... Il s'attarde en leur compagnie, le temps de nous les présenter et de nous les faire aimer, puis s'éloigne pour mieux rassembler ses idées et nous offre alors ses plus beaux morceaux, tels « Lettre à des amis inconnus » et « Sagesse de la poésie ». Une vaste culture se laisse entrevoir en filigrane, servie par une écriture des plus élégantes. Mais il est difficile de rendre compte d'une œuvre aussi diversifiée et aussi dense que *La poussière du chemin* et de faire partager l'enthousiasme que suscite sa lecture. Mieux vaut le découvrir soi-même.

Hélène Marcotte

L'ÉCOLE DÉTOURNÉE Louis Balthazar et Jules Bélanger Boréal, 1989 ; 19,95 \$

On se doit aujourd'hui de répéter ad nauseam qu'en éducation tout va bien et que le niveau monte ; qui s'avisera de murmurer le contraire se verra taxé de passiste et d'élitiste par un nouvel ordre établi qui a troqué son sens critique contre le « prêt-à-penser » et l'anathème.

Les auteurs d'un essai qui exprimerait des vues opposées à l'aveugle optimisme de rigueur sont tenus de montrer patte blanche en faisant d'abord amende honorable, puis en adoptant la phraséologie que toute dictature impose à la dissidence : « notre école peut se glorifier de grandes réalisations, cependant... ».

Les professeurs Balthazar et Bélanger se sont pliés à ces contraintes en se lançant courageusement, dans la foulée des Américains Bloom et Postman et des Français Maschino et de Romilly, dans une analyse pertinente, assez complète et sans grande complaisance du système d'éducation québécois. Pressé d'entrer dans le monde moderne, le Québec, en éducation à tout le moins, a improvisé et, croyant réinventer le monde et la démocratie, il a produit un monstre structurel

à trois têtes qui, dès sa naissance, était voué à la paralysie : d'un côté, un ministère impuissant à prendre des décisions et à imposer de véritables orientations ; au centre, une administration scolaire qui n'a aucun contrôle sur la pédagogie et qui en est venue à ne désirer qu'une seule chose : la paix ; et de l'autre côté, un syndicalisme qui n'a rien lu, semble-t-il, depuis Carl Rogers et le Dr Spock et auquel on a, notamment dans les cegeps, abandonné le pouvoir. Et ce qui devait être le fer de lance de notre émancipation collective a été détourné (déboussolé conviendrait mieux, car détourné renferme toujours l'idée de direction) et s'est transformé en vaste garderie, en une ubuesque entreprise de décer velage où l'attribution des notes n'est qu'une mascarade, un mensonge à la chaîne et qui, à coups de milliards, continue sans sourciller à émettre des diplômes à un nombre effarant d'incultes et d'analphabètes nombreux (sceptiques, allez lire les *travaux* de trop d'étudiants de niveau collégial).

Ce livre, indispensable, n'est pas suffisant. Il faut plus. Un vaste mouvement de colère populaire et pourquoi pas, comme le proposaient les deux auteurs, un recours collectif intenté contre le M.E.Q. par des étudiants conscients qu'on les a frustrés du droit essentiel à une véritable instruction ?

Maurice Pouliot

LA SÉRIE Collectif NBJ, 1989 ; 12,95 \$

Cet ouvrage contient les actes d'un colloque portant sur le thème de la série et tenu à Boissano, en Italie, l'été dernier. Ces actes se composent, en première partie, de quatorze œuvres d'artistes de l'UQAM créées à partir d'une œuvre d'Ambrogio Lorenzetti. L'exercice est susceptible de soulever bien des questions relatives à la création, au même et à l'autre, à la nature de la distinction en art, et j'en passe. Or il semble n'exister aucun lien, sinon le vague chapeau thématique de « la série », entre ces images (dont la présentation, du reste, laisse à désirer :

ni couleurs, ni indications de format ou de matériaux, ni renseignements sur les artistes, la plupart inconnus) et les textes qui suivent.

Quant à ceux-ci, dans l'ensemble, ils sont faibles. Propos mous, sans appui, réflexions généralissimes, malgré l'intelligence et la réputation des auteurs, cela manque d'étoffe. Deux textes cependant font exception: celui de Daniel Charles, qui porte sur la notion de série en musique et sur la musique sérielle; et celui de France Gascon, qui étudie les liens entre l'esthétique de la série et l'apparition de la société industrielle tels qu'ils existent dans la pratique de la courtpointe au siècle dernier. Le texte de Gérard Titus-Carmel présente un intérêt documentaire pour qui s'intéresse à l'œuvre de l'artiste.

Dans l'ensemble, toutefois, cette publication laisse froid. Et si l'on se fie au titre de la collection qu'inaugure le livre, « Boissano, l'été dernier », il semble que la NBJ, et l'artiste Pierre Ayot — initiateur du projet et directeur de la collection — aient l'intention de récider. Souhaitons seulement que cela se resserre.

Pierre-Stéphane Aquin

L'ÉDUCATION SORT DE LA BOUCHE DES ENFANTS
Janine Hohl et
Françoise Marton Marceau
Saint-Martin, 1988; 24,95 \$

Au sein de la gigantesque institution qu'est le ministère de l'Éducation du Québec, des pionniers, des pionnières en matière d'enseignement essaient de monter des classes de type *alternatif*. Ces projets partent du désir de laisser plus de place à l'enfant, en le soustrayant à la discipline totalitaire qu'est l'enseignement conventionnel. Des parents peuvent même collaborer et participer à la vie de l'école.

L'enseignant-e dans une telle classe cherche à ne plus monopoliser l'autorité et les décisions, à devenir l'animateur, l'animatrice qui coordonne et dynamise l'autonomie et la créativité des élèves.

Janine Hohl, dans *L'éducation sort de la bouche des enfants*, ne s'embarrasse pas d'explications théoriques, ni de justifications savamment péda-



gogiques. Elle trace le vécu d'une école, dans son quotidien, à partir de la classe de Françoise Marton Marceau. L'auteure y a observé un groupe de 25 enfants âgés de 8 à 12 ans (un groupe « multi-âge »), pendant toute une année, comme « un adulte qui visite une école alternative ». Elle nous transmet une atmosphère, décrit une vie, un lieu, des activités comme si nous y étions. On découvre que les enfants sont créateurs, responsables, autonomes, brillants. Ils ont des désirs, développent des projets (leurs projets!), s'expriment. Le cœur de cette nouvelle approche pédagogique consiste à placer les élèves en situation de confiance afin qu'ils puissent parler, être écoutés et qu'ils prennent des initiatives.

Mais qu'apprennent-ils donc, s'interrogent des parents qui ne suivent pas ce qui se fait à l'École nouvelle Querbes? « Sentir ce qui les émeut, les fait courir, les bloque, les enthousiasme », répond Janine Hohl qui réalise aussi des recherches en pédagogie et en sociologie de l'éducation. Réfléchir, classer, établir des priorités, aller à l'essentiel, changer de stratégie; faire un plan de travail, le respecter, le réajuster, terminer ce qu'ils ont commencé, s'évaluer, collaborer, etc. « Ils apprennent que les projets c'est la vie, que faire des projets c'est apprendre à grandir. »

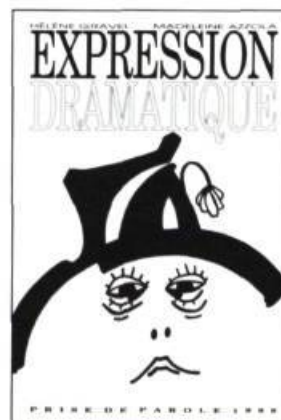
C'est donc une histoire vivante que l'auteure nous donne à lire et à écouter. Cette description intéressante et chaleureuse a ses avantages: elle fait passer les émotions, le vécu d'une classe. Elle donne à réfléchir. Elle comporte aussi ses

Les nouveautés de Prise de Parole

EXPRESSION DRAMATIQUE

Hélène Gravel
et
Madeleine Azzola

Sudbury, *Prise de Parole*,
1989, 296 pages
ISBN 0-921573-00-6,
19,95 \$



Expression dramatique, un cahier d'exercices à l'intention des jeunes de 7 à 77 ans, comprend plus de 300 exercices visant à développer les aptitudes à la créativité. Conçu pour les groupes d'expression dramatique de niveau secondaire, il est un outil pratique pour quiconque vise à développer son plein potentiel, qu'il s'agisse d'améliorer ses habiletés de travail, de mieux cerner son énergie, de faciliter la communication, bref, d'explorer et d'étendre sa créativité.

Les exercices abordent tour à tour le déblocage, le développement des sens, le mouvement, l'improvisation et la communication, la confiance en soi, la concentration et la créativité, et le mime.

Les auteures, Hélène Gravel et Madeleine Azzola, ont toutes deux une formation en théâtre qu'elles ont complétée par plus de 20 ans d'expérience et de collaboration avec des troupes de théâtre de niveau secondaire. Chaque exercice du livre a été essayé, testé et évalué auprès de plusieurs groupes.

Le livre est amplement illustré de photos et dessins signés Carole Chèvrefils et Loris Siméoni respectivement.

Disponible chez votre libraire



Prise de Parole
C.P. 550, Succursale B
Sudbury, (Ontario)
P3E 4R2
(705) 675-6491

inconvenients à moins qu'elle ne s'adresse à des professionnels de l'enseignement. En effet, on aimerait en savoir plus sur l'approche idéologique et méthodologique qui a inspiré cette école alternative. Quelles sont ses performances scolaires quand l'objectif fondamental est, justement, de ne pas avoir de performances? Quels sont les conditions et les moyens qui permettent de partir une telle école? Par exemple, dans un milieu social moins favorisé que paraît être celui des élèves de Querbes. Pour avoir des réponses à ces questions, sans doute faut-il lire *Les enfants n'aiment pas la pédagogie*, de la même auteure, paru aux éditions Saint-Martin en 1982.

Françoise Cléro

LA GUERRE DES LANGUES DANS L'AFFICHAGE Jacques Leclerc VLB, 1989; 22,95 \$

L'ouvrage de Jacques Leclerc a plusieurs mérites dont le premier, et non le moindre, est de paraître. Alors que la tension sociale attribuable aux errements du gouvernement Bourassa en matière linguistique semble s'être résordée, nous laissant croire que la question est peut-être réglée, la parution de ce livre nous rappelle que le fond du problème demeure inchangé. Prenant appui sur des situations semblables à celle dans laquelle se trouve le Québec (Wallonie, Catalogne, Pays Basque, Tessin, et autres), Jacques Leclerc en arrive à la conclusion que « aucun état régional [par opposition à état souverain] dans le monde ne peut s'assurer des frontières linguistiques imperméables à la langue majoritaire du pays. C'est tout le problème des fausses majorités (majorités locales) qui sont contraintes de laisser entrer la langue majoritaire nationale sur leur territoire, alors qu'elles n'ont prati-

Jacques Leclerc
**La guerre des langues
dans l'affichage**
essai
vib éditeur



quement pas droit de cité hors de leur réserve. »

Si l'ouvrage de Leclerc n'avait comme mérite que de nous rappeler ces petites vérités locales, ce serait déjà fort louable, mais il y a bien plus. Il s'agit avant tout, indépendamment de la situation québécoise, d'étudier de la façon la moins partisane et la plus exhaustive possible la législation concernant la langue d'affichage dans plus de 181 états (77 souverains et 104 régionaux). Le tableau qui en résulte est fascinant, d'une grande diversité, et fort instructif.

Dans sa longue introduction, l'auteur éclaire les faits recueillis à la lumière de certains critères, au premier chef la situation géopolitique des états, et nous rappelle qu'en matière de droits linguistiques, c'est le rapport de force, et non les principes humanitaires, qui définit le juste et l'injuste. « Le bilinguisme est souvent considéré comme un signe de tolérance et de libéralisme. Il est moins fréquemment perçu comme un signe de faiblesse. Pourtant, un état est bilingue parce qu'il ne peut imposer l'unilinguisme. » Cela vaut pour le Québec, et cela vaut aussi pour le Canada (quoique



dans ce dernier cas, il se puisse que le résultat escompté ou non du bilinguisme soit l'unilinguisme). En définitive, la « guerre des langues » n'est que le symptôme irritant de la véritable guerre, qui elle est de nature politique, il va sans dire.

Pierre-Stéphane Aquin

LE THÉÂTRE AU QUÉBEC 1825-1980 Renée Legris, Jean-Marc Larrue, André-G. Bourassa et Gilbert David VLB, 1988; 19,95 \$

Abondamment illustré, ce livre a été préparé pour accompagner une exposition des collections de théâtre à la Bibliothèque nationale du Québec, organisée conjointement par la BNQ et par la Société d'histoire du théâtre du Québec, à l'occasion du dixième anniversaire de l'incorporation de cette société; exposition présentée

au public du 5 décembre 1988 au 4 mars 1989. Une préface de Georges Cartier et une introduction de Renée Legris exposent le double objectif de cette publication: mettre en valeur les documents conservés à la BNQ touchant l'histoire du théâtre, mais aussi broser un tableau, une sorte de panorama de la vie théâtrale au Québec, entre les années charnières que sont 1825, date de la fondation du Théâtre Royal de Montréal par John Molson et 1980, début d'une ère nouvelle, selon plusieurs observateurs.

Les illustrations des documents sont regroupées en trois périodes, accompagnées chacune d'un chapitre d'analyse signé par un spécialiste de la période: Jean-Marc Larrue évoque « l'entrée en scène des professionnels, 1825-1930 »; André-G. Bourassa signe le deuxième chapitre: « Premières modernités, 1930-1965 » et Gilbert David, le troisième: « Un nouveau territoire théâtral: 1965-1980 ». Même s'il s'agit d'une œuvre de vulgarisation, ce livre présente l'intérêt fondamental d'indiquer où sont les principales sources, les documents et fonds d'archives déjà consignés en vue d'une recherche plus approfondie. Il propose des repères, des jalons qui font apparaître davantage les nombreux secteurs ou domaines qui n'ont pas été fouillés. Le texte de Larrue reflète une connaissance inédite de la vie théâtrale montréalaise au tournant du siècle (1880-1914), objet de sa monumentale thèse de doctorat sur cette période. Mais il escamote forcément la période subséquente, qui lui est moins familière. Bourassa, sous l'angle de la modernité et de l'audace parallèles mais combien différentes d'un Gélinas et d'un Gauvreau, résume à larges traits l'évolution qui va du Stella à l'époque contemporaine. Gilbert David montre bien l'expansion et le bouillonnement exceptionnels du phénomène théâtral au cours des années 1965-1980, attestés par la liste des 86 fondations de compagnies théâtrales québécoises au cours de cette période.

En somme, cette publication n'épuise pas le sujet, elle en esquisse les grandes lignes; elle nous laisse sur notre appétit, car elle fait voir les trous

à combler ; mais tel était précisément, semble-t-il, son objectif : non pas *couvrir* le terrain, mais ouvrir la boîte aux archives et montrer aux chercheurs les sources de ce qui pourrait être leur investigation (à preuve, les illustrations in extenso de quelques lettres ou manifestes fort significatifs). Un signal à l'État, également, afin qu'il consacre plus d'intérêt et de sous à ce qui serait une *maison* ou *musée* du théâtre au Québec.

Alonzo Le Blanc

LE TOURMENT DES FORMES

Alain Médan
Hurtubise HMH, 1988 ;
24,50 \$

Bien qu'il réside actuellement à Montréal, Alain Médan est en fait directeur de recherche au Centre national de recherche scientifique en France, nous renseigne l'éditeur. Cet essai — cela dit sans chauvinisme aucun — n'est donc associé à la production québécoise qu'à cause de sa maison d'édition. Et cela explique peut-être en partie que *Le tourment des formes* se démarque considérablement, autant par le ton que par le thème, de l'essai québécois auquel nous sommes habitués et ce, en dépit d'un titre qui semble inscrire d'emblée l'ouvrage de Médan dans une préoccupation, voire une obsession généralisée — celle de la forme effectivement — et par là même, grande productrice de discours.

Ces formes-ci sont de celles qui s'apparentent davantage au corps des choses, des structures et de la culture tel que modelé par la ville. Sociologue, Médan s'interroge : « Pourrions-nous vivre sans nous donner des formes de vie ? » Évidemment non, puisque « la forme est à la fois lieu et moyen de l'identification des semblables » ; aussi est-elle inhérente et nécessaire à l'individu comme à la société, ainsi qu'à leur existence commune. Mais c'est en s'attardant au phénomène de la métropole, en tentant d'approfondir les enjeux de cette création, pour ne pas dire de cette créature démesurée, que Médan s'approche des formes. Formes urbaines, donc : c'est-à-dire choses, structures et culture

certaines façonnées et instituées par l'humain, mais modifiées et codifiées par la métropole. Se pourrait-il alors que nous soyons « débordés par elles » et, « bien qu'elles soient nos œuvres, ne les voyons-nous pas nous tenir d'autant mieux à merci que nous prétendons les saisir à nouveau » ?

Ceux qui se souviennent de *L'homme et la ville* d'Henri Lefebvre peuvent constater que Médan se situe dans un tout autre registre. Cette perspective, qui voit par exemple dans la forme collective non pas une substance mais une situation, est tout aussi particulière que le style de l'auteur. Celui-ci demande d'ailleurs une certaine patience — je ne dis pas : une exigence —, nous commandant de faire fi, parfois, d'un désagréable jargon (lisant, dès la première page, des phrases comme : « C'est depuis l'intérieur de ces formes informantes qu'il nous faut nous informer... », j'ai failli craquer). Ce malaise passé, il faudra voir dans cet essai beaucoup plus qu'une mise en forme d'auteurs aussi hétéroclites que Durkheim, Weber, Reeves, Foucault, Freud, Simmel, Heidegger, etc. (auxquels Médan se réfère abondamment). Cernant les « dilemmes des hommes face à leurs créatures, (les) mouvances de celles-ci qui dérivent de leur sens et s'abîment dans l'absurde », Alain Médan ne parvient pas encore, comme tel semblait se vouloir son projet, à concevoir une anthropologie particulière à « cette société de formes », mais il en pose assurément les prémisses.

Francine Bordeleau

Stanké



280 pages
15,95 \$

Voici un livre que je n'avais pas envie de faire et que j'ai écrit sans plaisir. Certains diront que cela se sent.

Mais c'est un livre que je croyais devoir faire : d'abord pour exorciser mes propres démons, mais aussi pour tenter de renouer avec le fil de l'histoire.

On ne niera pas que ce fil a été cassé quelque part entre 1980 et aujourd'hui. Il n'est pas facile d'en savoir le pourquoi et le comment.

C'est pour répondre à cette question que je me suis assis malaisément à ma table de travail.

C'est aussi pour tenter d'en raccrocher les deux bouts avant que cela devienne impossible.

Raccrocher les deux bouts, cela veut dire faire la part de l'héritage qu'on se laisse de génération en génération et voir comment la dernière pourrait faire son bout de chemin sans avoir à renier tous les acquis du passé.

Or, quelque chose se passe depuis plus d'un an qui nous permet d'espérer que les jeunes vont faire le relais et que toutes les générations vont comprendre enfin la nécessité de faire l'indépendance.

Pierre Bourgault

Les éditions internationales Alain Stanké Itée
1212, RUE SAINT-MATHIEU
MONTRÉAL (QUÉBEC) H3H 2H7
TÉL. : (514) 935-7452/931-0124 FAX: 931-1627